

MODES

NOUVEAUTÉS. DESCRIPTION DES TOILETTES

Il est curieux d'envisager jusqu'à quel point une mode découle d'une autre mode. La matinée, ce long vêtement qu'on met en ce moment à toute fin, nous vient tout simplement du paletot cuirasse qui nous a gouvernés assez longtemps. D'un autre côté, le succès si prolongé de la robe princesse a fait naître la vogue du plastron et du gilet, car il fallait bien rompre un peu la monotonie de la ligne droite. Mais ces derniers, de simples accessoires qu'ils étaient d'abord, sont devenus peu à peu le point de mire de toute toilette de style. Il en est résulté que, lorsque le gilet a eu atteint l'apogée de son succès, on a immédiatement mis en lumière le veston et la basquine; cette dernière, d'une création toute nouvelle, est, pour mieux dire, une réminiscence des modes de 1850. Du reste, ce vêtement existait déjà en 1786 sous le nom de casaquin.

Si nous continuons notre travail de déductions, nous remarquons encore que la manche très-raccourcie de nos robes nous a valu, pour cette raison même, des manchettes ouvertes et des gants longs; de là aussi la gentille mitaine à laquelle on fait, cet été, un accueil si flatteur. C'est à la manche demilongue également que nous devons les bracelets et porte-bonheur dont une femme tant soit peu élégante ne peut plus se passer. — On nous a assuré que certains petits messieurs (pour remplir, sans doute, le vide occasionné par leurs manchettes si évasées) avaient adopté ce même bijou...; mais nous nous refusons à croire à une usurpation aussi ridicule. — En résumé, il en est des questions de mode comme de toute autre chose : les gens intéressés au sujet profitent de la moindre occasion pour tirer une conséquence à l'avantage de ceci ou de cela; c'est alors l'étincelle qui fait jaillir la lumière.

La solennité hippique du Grand Prix, qui commence à être de l'histoire ancienne, ne peut pourtant passer inaperçue de notre part; nos lectrices attendent certainement quelques détails sur les toilettes que nous avons pu y remarquer, et nous aurions mauvaise grâce à n'en rendre aucun compte.

Nous constaterons d'abord que cette journée présentait un caractère de grandeur tout particulier, qui s'expliquait par la présence de S. M. le shah de Perse avec sa suite et de tous les princes et hauts personnages étrangers qui accompagnaient le président de la République et M^{me} de Mac Mahon. Le retour des courses a été fort brillant en tant que voitures, attelages et toilettes, et nous avons une fois de plus noté que c'est bien le moment

le plus intéressant de la journée pour ceux qui n'ont pas eu de paris engagés dans la lutte.

Si l'on avait pu suivre ce superbe défilé à vol d'oiseau, on aurait tout d'abord distingué le chapeau *Cabriolet* comme étant le favori du jour et la coiffure des plus jolies femmes de la réunion. Puis il eût été facile de voir que les tissus étaient admirables de richesse ou remplis de poésie dans leur simplicité apparente; que la broderie et le cachemire persans aux vives couleurs, disposés en bandes et garnitures découpées, étaient fort en jeu, concurremment avec la dentelle de valeur et la dentelle de fantaisie, sans oublier la dentelle en filigrane d'or qui tenait aussi sa place.

Voici avec un peu plus de précision quelques-unes des toilettes que nous avons notées. — D'abord un costume de faille caroubier et pékin de soie mastic et rouge. Le caroubier constituait le jupon à traîne, avec large ruche à la vieille dans le bas; les manches un peu courtes de même étoffe, ainsi qu'un gilet Louis XV; tout

le reste en pékin. Des boutons céramiques communiquaient à l'ensemble un caractère particulier d'élégance; ces boutons, répandus à profusion, représentaient un nid de tourterelles.

Inscrivons un costume princesse en bourrette de soie, couleur « chenille verte » et vieil or, d'une harmonie de tons très-étonnante. De belles guipures posées sur de la faille unie servent de garniture. — Une autre toilette charmante nous revient à la mémoire : c'est un costume de faille mastic avec gilet, tablier carré et panneau derrière en foulard Pompadour. Jabot de dentelle sur le devant du gilet. Ajoutez à cela un chapeau qui nous a paru



P. N° 426. — MATINÉE *Bebé*.
(Corsage à empiècement.)

un véritable bijou : qu'on se figure une petite capote très-basse, en paille anglaise, dont une plume de plusieurs tons bleu dégradé orne à plat le devant; bouquet de fleurs jardinière sur le côté.

Indiquons encore un mantelet-visite de grenadine noire à rayures de velours, genre pékin, d'un aspect très-coquet avec sa mousse de dentelle sur tous les bords. Ce vêtement, d'allure très-jeune, habille à ravir.

Deux ou trois basquines se présentent à notre souvenir. L'une d'elles est en satin à la reine (une ancienne étoffe qu'on vient de ressusciter); le dos, les devants et les manches sont rayés d'une riche broderie d'or. — La seconde basquine est en gaze brodée de plusieurs tons Pompadour et garnie de dentelles.

Nous ne rappellerons que pour mémoire des basquines de faille cardinal avec gilet de tissu broché; ces basquines sont ajustées et se détachent bien sur des jupons noirs ou de toute autre étoffe unie et sombre.

Prendra-t-elle, oui ou non, cette mode de basquine? Nous ne saurions l'assurer, quoique la chose soit bien probable; mais c'est vraiment presque une révolution dans le costume. Le haut de la toilette se trouve, de cette façon, complètement isolé du reste; l'unité est rompue, par conséquent le charme. Nous comprenons mieux la basquine en tant que confection noire, car ce vêtement, bien ajusté à la taille, la fait valoir, ce qui est toujours une qualité fort appréciable; ainsi établie, on l'endosse au moment de sortir et on la retire en rentrant. Telle qu'on l'a conçue aujourd'hui, elle ne peut plus être utilisée de cette façon.

Les étoffes pour villes d'eaux et plages offrent, cette année, une agréable variété; nous ajouterons à la liste de celles que nous avons précédemment indiquées les suivantes : des imprimés Pompadour sur fonds variés et noirs; des petits pois en bleu, marron et cardinal; des mandras d'une grande originalité, etc. On emploie, pour garnir ces costumes, des bandes brodées de plusieurs couleurs assorties à celle de l'étoffe, ou bien des bandes de guipure russe; enfin, des broderies blanches et la dentelle torchon pour les personnes qui recherchent l'économie. N'oublions pas, dans cette nomenclature, les flots de rubans étroits, dont on varie si coquettement les couleurs aujourd'hui; on les sème partout, devant, derrière, sur les côtés, ou on les aligne en échelle; ces flots de rubans ont dans tous les cas une grâce incomparable et donnent de la légèreté à l'ornementation du costume.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 426.

MATINÉE Bébé. — Ce modèle est en linon bleu et rose; sa nouveauté vient d'un plastron coulissé, avec tête ruchée, qui forme le milieu du devant et du dos. Une bordure rose encadre les deux parties, en passant sur les épaules, et suit le bas du vêtement. Col rabattu, bordé de même et fermé par un nœud de ruban rose. Les manches sont entourées d'un plissé de linon rose; une draperie légère est fixée au-dessus par un flot de ruban. — Lingerie ruchée. — Bonnet de mousseline crêpe lisse, entouré de ruches, avec nœud de ruban rose sur le côté et flot derrière. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

G. N° 879.

TOILETTES DE VILLÉGIATURE. — 1. Costume de quadrillé laine et soie, azur et loutre, avec cachemire uni. — Jupou à traîne : le devant, drapé en plis réguliers et remontants, qui se perdent de chaque côté sous des panneaux de cachemire uni. De larges bandes de même étoffe tournent dans le bas de la jupe jusqu'au premier pli de la traîne. Un plissé de cachemire, bien coquillé, entoure tout le bas. — Corsage à longues basques, garni devant de deux larges bandes de cachemire, qui forment col derrière. Le milieu de la basque s'écarte derrière pour

laisser passer les plis du jupon. Manches de cachemire, garnies d'un volant de même étoffe plissée et d'un parement de quadrillé. — Lingerie plissée en linon rehaussé de dentelle. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de quadrillé laine, couleur « cocher » de deux tons. — Jupou à traîne, avec plastron tablier d'étoffe plus claire, et draperie semblable sur le milieu derrière; volant plissé au bas de la jupe. — Corsage à plis postillon derrière, ces plis formés par l'étoffe claire. Col rabattu, à doubles pointes, et plastron de tissu semblable au tablier. Deux pattes, formées par le corsage lui-même, se croisent dans le haut du plastron. Le bas des manches est orné d'un plissé et d'un revers. — Lingerie de toile; plissé balayuse en mousseline et dentelle de Mirecourt. — Chapeau de paille anglaise noire; la passe garnie de motifs de jais et le sommet orné de plumes. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 920.

TOILETTES D'EXPOSITION. — 1. Costume de barège lilas et foulard violet. — Forme princesse, avec faux jupon dans le bas du devant pour soutenir un volant qui tourne également derrière sur la traîne. Plastron-tablier en foulard, terminé en pointe et encadré de petits plissés lilas. Les côtés inférieurs du plastron sont ornés de boutons de nacre. Deux largeurs, l'une en barège, l'autre en foulard, sont drapées au bas du dos et retombent en traîne. Col de foulard. Parement et plissé de foulard au bas des manches. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille, avec bandeau de violettes sur le devant de la passe. Plume lilas au sommet; barbe-mentonnière en gaze de même teinte. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de cachemirienne bleu azur et broché de soie de même nuance. — Jupou à traîne, avec un étroit tablier de broché; sur le tablier se rabattent deux plis, dont l'un est formé par une largeur supplémentaire. Un plissé entoure le bas du jupon, y compris la traîne. Un panneau de tissu broché orne le côté derrière; il part de plusieurs drapés formés par l'ampleur même du jupon et qui le font pouffer au milieu. — Corsage à petites basques, orné de revers en tissu broché, formant col rabattu derrière, et de petits boutons de nacre devant. La manche se termine par un parement de broché, avec volant plissé. — Chapeau de paille beige. La passe, relevée au milieu, est garnie de fleurs des champs. Ruban vieil or autour de la calotte et plume de même ton au sommet. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la gravure colorisée n° 1525.

TOILETTES D'EXPOSITION. — 1. Costume court, en cachemire mastic, avec garnitures de faille verte. — Jupou tombant au niveau de la cheville, entouré d'un volant plissé par groupes de plis alternant avec des espaces libres; ceux-ci sont garnis de bouclettes de ruban vert soutenues par un cercle de ruban pareil. La jupe est pouffée à la paysanne au moyen d'un ruban passé en dessous; ce ruban se termine sur le côté droit, derrière, par de longues bouclettes qui rappellent celles du volant. — Gilet de faille monté comme un gilet d'homme, avec dos en doublure et boucle serrant la taille à volonté; boutons verts sur le devant. — Veston demi-ajusté, avec col rabattu dessinant un châle complètement ouvert sur le gilet. Tous les bords sont garnis d'un biais de faille verte et le vêtement est attaché à la taille par une ceinture verte. Les manches sont garnies comme le bas du jupon. — Col rabattu et manchettes de toile. — Chapeau de paille de riz blanche; la passe relevée « à la Maintenon » et garnie d'un bandeau de faille caroubier. Grande plume mastic enroulée autour de la calotte et groupe de pensées sur le devant. — Ombrelle de faille mastic, doublée de soie rouge, avec nœud de ruban rouge.

2. Costume court, en broché de soie vieil or et bleu pâle, avec faille bleue. — Jupou rayé au milieu, devant, d'une bande de faille bleue garnie de boutons; une bande de même étoffe forme l'ourlet. Une ruche à la vieille en foulard vieil or, encadrée de plissés bleus, descend sur le devant du jupon de chaque côté de la bande, puis se dirige de chaque côté de la jupe pour en entourer le bas. — Basquine avec gilet Louis XV simulé; ce dernier est en faille bleue et se boutonne jusqu'à la taille seulement, d'où il s'écarte. Une ruche à la vieille, semblable à la précédente, suit les bords de la basquine et l'entoure jusque derrière, où elle remonte au milieu du dos pour se terminer à la taille. Poches de faille bleue sur les côtés du veston, terminées par des flots de ruban vieil or; mêmes flots à la taille

A NOS

pour fermer la basquine sur le gilet. Col marin en faille bleue et double col simulé en foulard vieil or. Le bas de la manche est orné d'un double parement bleu et vieil or, avec plissés. — Lingerie ouverte, en mousseline crêpe lisse festonnée. — Chapeau rond, en paille grise, bordé de velours; il est garni d'une écharpe de gaze bleue nouée derrière, où elle est fixée par deux ailes. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

CORRESPONDANCE

M^{me} P. DE Z..., A GORITZ.

On vous a induite en erreur en vous écrivant que le costume court était généralement porté à Paris. La vérité est que les Parisiennes ont un talent tout particulier pour relever la traîne de leurs robes et la maintenir ainsi à poste fixe par un système de cordons qui se détachent à volonté; elles se font ainsi un véritable costume court. Toutefois, vous trouverez dans le présent numéro deux jolis types de costumes courts, et vous pouvez, d'autre part, vous en procurer un très-gracieux modèle en nous demandant la **Mode en relief**. Cette publication toute nouvelle consiste en une figurine découpée, représentant un costume très-nouveau, vu de dos et de face. Cette figurine coûte 2 fr. 50, prise dans nos bureaux, et 2 fr. 75 rendue franco par poste. — Envoyer le montant en timbres-poste.

M^{me} L. H..., AU CHATEAU DE L...

Les bijoux de fantaisie, serpents, lézards, etc., qu'on porte en ce moment se trouvent chez tous les bijoutiers en vrai et aussi en imitation; pour ce dernier genre, nous pouvons vous indiquer deux maisons : M^{me} V^e Raboulin (53, rue Vivienne) et M. Bourguignon (11, boulevard des Capucines). — Pour les demandes de patrons, il suffit de désigner exactement le titre et la date du journal, ainsi que le numéro de la gravure.

M^{me} A. M..., A LYON.

Le satin n'est pas trop vieux pour un costume de jeune fille, à la condition de ne l'employer que comme garniture. Avec le taffetas rayé gris dont vous parlez, faites de petits volants et des coulisses, et bordez partout d'un dépassant de satin, que vous choisirez de préférence d'une autre couleur (rouge, bleu, lilas, etc.).

M^{me} J. B..., A GENSAC.

Le chapeau *Cérès* se composant uniquement d'une couronne de fleurs, le prix en est très-variable : il dépend et du volume et de la finesse des fleurs. — Une jeune fille peut porter cette coiffure, à la condition de bien choisir le genre des fleurs : aubépinées variées, violettes blanches ou violettes de Parme, marguerites des prés, bruyère blanche, fleurs des champs sauf les coquelicots épanouis.

M^{me} DE W..., AU CHATEAU DE L...

Le bonnet *Renaissance* est formé d'une coiffe de velours assez petite, ornée de plaques d'or et de dentelle. La calotte circassienne est en tissu lamé ou cachemire de l'Inde (comme les châles) et garnie d'une frange de sequins. Ces deux modèles se complètent de barbes de Malines ou de toute autre dentelle. Le prix en est élevé, vu la nature des matières employées; mais vous pouvez vous adresser à la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, vous aurez là les meilleures conditions.

A NOS LECTRICES

Pour éviter à quelques-unes de nos abonnées des réclamations qui reposeraient sur une erreur, nous rappelons que le journal paraît *tous les samedis*. C'est pour cette raison que le mois de Juin, entre autres, se trouve avoir cinq numéros au lieu de quatre. Par la même raison, le premier numéro de Juillet ne paraît pas le premier de ce mois, mais le *samedi 6 juillet* : ainsi le veut le calendrier.

ÉCHOS DE LA MODE

Le soleil ayant daigné prendre sous son patronage la journée du *Grand Prix*, l'enceinte du pesage, à Longchamps, a revu, tout un dimanche, sa cohue traditionnelle de soie et de gaze, de taffetas et de mousseline. Le *Sport* émet, à ce propos, quelques réflexions, qui méritent d'être citées :

Il est convenu, contrairement à toute logique, dit-il, que les femmes viennent aux courses en toilettes *di grand' affaire*, toutes trains dehors, et elles en usent et abusent. Le moindre costume court, élégamment troussé, serait bien mieux en situation que ces jupes longues qui ramassent la poussière et les bouts de cigare; mais allez donc parler raison à ces dames! Elles vous répondront avec la devise des La Rochefoucauld : « C'est mon plaisir! » et passeront outre à tous vos beaux discours.

Ainsi, voyez ce qui se passe pour le petit chapeau à l'*Irlandaise*, qui a si fort la vogue en ce moment. Il est charmant, ce chapeau, et délicieusement coquet; mais, en fait de modes, il faut se pénétrer de ce principe que rien n'est absolu, et le grand tort de ce mignon chapeau, c'est de ne pas savoir toujours chercher la physionomie qui s'associe le mieux à son caractère. Vous croyez qu'il s'adresse de préférence aux jolis et gracieux minois, aux figures chiffonnées, piquantes ou moqueuses? Point du tout, l'insolent va se percher de préférence sur les fronts soucieux, les têtes pensives; il affectionne les traits augustes, les regards imposants; un nez à principe l'attire, une bouche rébarbative lui plaît, la vieillesse même a pour lui des charmes. Notre chapeau, en pareil cas naturellement, perd toute sa grâce, et voilà pourquoi il y avait tant de femmes mal coiffées aux courses.

Comme observation générale, nous noterons que les modes tendent à se rapprocher de l'époque des Valois, les plus jolies peut-être de toute notre histoire. On abandonne les coupes raides et droites des robes du Directoire et de l'Empire pour revenir aux formes sans plis par devant, avec trains par derrière, d'une époque bien antérieure. Regardez au Louvre beaucoup de portraits du temps de Henri II, et vous verrez que les femmes ne sont pas du tout éloignées de reprendre ces modes séduisantes.

Les rayures sont les dispositions dominantes de la saison, aussi bien pour les étoffes de soie que pour les tissus de fantaisie en laine ou en gaze. Les couleurs ultra tendres ont la faveur; il existe un grand nombre d'étoffes à fond clair de couleur indécise, paille, bleu pâle, rose passé, qui sont d'un très-heureux effet.

Parmi les hauts personnages qui ont pu assister et applaudir au triomphe de *Thurio*, — l'heureux cheval du prince Soltykoff, — le shah de Perse, en sa qualité de souverain, a droit à la première mention.

La reine d'Espagne, qui se trouvait près de lui, portait un costume de crêpe de Chine lilas à raies satinées et un chapeau de paille couvert de fleurs de la nuance de la robe.

M^{me} la Maréchale de Mac Mahon était en faille grise brodée, avec une couronne de bluets bleu ciel sur un chapeau de paille de riz.

Une de nos élégantes, étendue dans son huit-ressorts, faisait admirer une délicieuse toilette qui mérite d'être décrite : — Costume de croisé lilas, avec gilet de velours pensée à fleurs lilas et paille; au bas de la jupe, deux petits volants, froncés de point de duchesse; nœuds de satin des trois nuances du gilet. Chapeau de paille d'Italie avec plumes lilas et nœuds de satin pensée, lilas et paille. Aux oreilles, au cou, de grosses perles entourées de brillants. Ombrelle chinée lilas clair et pensée.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

En dépit de l'Exposition qui continue sa brillante carrière et des fêtes officielles qu'on nous promet, le beau monde ne tardera pas à émigrer pour les stations thermales. « A quelles eaux irai-je ? » est la question du moment dans nombre de maisons. Déjà beaucoup partent pour Londres, où la saison est dans son plein. Le prince de Galles a donné le signal du départ, à l'issue des funérailles du roi de Hanovre.

La mort de ce prince a fait ajourner les fêtes de Buckingham-Palace et de Malborough-House, mais sans entraver le mouvement mondain pour la nation. Les grands bals, les *entertainements*, les raouts, les concerts, les *garden parties* se succèdent sans interruption. A chaque nuit, vingt bals; c'est temps de liesse pour la capitale de l'Angleterre. Les courses d'Ascot ne peuvent qu'accentuer encore l'entrain de la grande existence de l'autre côté du détroit.

On ne peut nier que Londres, par ses institutions et son sentiment aristocratique, ne soit une ville où le beau-vivre rayonne d'un vif éclat, et cependant Paris prévaut sur Londres par un indicible et mystérieux prestige. Ce n'est pas une ville de plaisirs au même titre que Londres et l'on s'y amuse davantage. Le peu de plaisirs qui s'y trouve y prend un relief piquant: de là l'invincible attrait que la grande ville exerce sur les étrangers et la raison qui pousse un si grand nombre d'entre eux à y fixer leur résidence. L'Exposition aidant, ce nombre s'accroît encore considérablement, et il y a dans la colonie étrangère un mouvement très-marqué de réceptions. C'est surtout par des diners qu'il se manifeste. Parmi eux, je noterai le fort beau dîner donné par lord Stanley.

La Société française, elle, ferme peu à peu ses salons. Il y a eu cependant un fort beau dîner en l'honneur des archiducs d'Autriche chez la comtesse de Béhague, que la mort de son gendre, le marquis d'Aramon, a empêchée de recevoir à grand nombre cette année.

Une soirée fort élégante a été donnée, le vendredi, par M^{me} la baronne Adolphe de Rothschild. Les Tsiganes ont exécuté plusieurs morceaux de leur répertoire, et après des poésies de MM. Pailleron et Gustave Nadaud, M^{mes} J. et M. Savary, et M. Jolliet, de la Comédie-Française, ont joué *l'Amour de l'art*, comédie de M. Labiche.

Comme intermède, M^{me} J. Samary a chanté la ronde si spirituelle de la revue du marquis de Massa, *Entre nous*, dont le cercle de l'Union artistique a eu la primeur. Dans ces couplets, M^{me} Samary imite M^{lle} Jeanne Granier, rôle du *Petit Duc*, avec beaucoup de grâce et d'esprit.

Enfin, le dimanche suivant, M^{me} la comtesse de Pourtalès réunissait quelques-unes des femmes les plus élégantes de ses amies. Nous citerons la princesse de Metternich, la marquise d'Hervey-Saint-Denis (en art Louise Dubréau), dont la *Jeune musicienne* est si admirée au Salon de cette année; M^{me} la comtesse de Gouy d'Arisy, la baronne de Hirsch, la marquise de Galiffet, la princesse de Sagan, l'archiduc Victor d'Autriche et presque tous les attachés de l'ambassade. On a dansé au son de la musique des Tsiganes.

Ajoutez à cela les divers concerts des Champs-Élysées, les diverses caravanes à la campagne, — à Saint-Germain, à Enghien, à Ville-d'Avray, — et vous jugerez que les Parisiens ne sont pas encore condamnés à rester chez eux le soir, faute de passe-temps à trouver au dehors.

Ils seraient bien malheureux, d'ailleurs, les Parisiens, s'il en était autrement, car un des signes caractéristiques de la race, c'est de ne passer que très-exceptionnellement sa soirée *at home*, c'est-à-dire à la maison.

Autrefois, pour les Parisiens, le théâtre, les bals ou, selon la saison, les promenades du soir, c'était l'exception. Après dîner, on restait chez soi le plus souvent; on embrassait les enfants, qui disaient bonsoir en sortant de table et allaient se coucher; la mère, quelquefois, ne pensait pas déroger en allant les coucher elle-même. Puis, pour celle-ci, jusqu'à dix heures environ, moment du thé, l'aiguille à broder ou le métier à tapisserie; la lampe carcel posée sur la table ronde devant laquelle on s'asseyait. Les deux époux causaient ensemble des menus faits de la famille, des événements du jour, ou bien monsieur lisait à haute voix les nouvelles données par le journal du soir.

Ainsi s'écoulait la soirée, longue ou courte, selon l'entente plus ou moins cordiale des conjoints et selon l'aliment que leur cœur fournissait à la conversation. Soirée modeste et recueillie, que venait interrompre de temps à autre la visite d'un ami. A onze heures au plus tard, la lampe s'éteignait, les amis se séparaient.

Voilà comment se passaient les après-dîners. C'était presque une fête, un petit extra quand on allait le soir, pendant la belle saison, entendre la musique militaire dans les jardins publics ou s'asseoir aux Champs-Élysées.

A cette époque, quand le beau temps donnait la tentation d'aller respirer l'air frais du soir, combien de gens, même parmi les heureux de ce monde, pouvaient faire dire à leur cocher d'atteler? Combien de gens avaient un cocher?... On a maintenant une voiture comme on avait alors des bottes et un parapluie.

Il n'est pas jusqu'au journal du soir qui n'ait cru et multiplié. A présent, ce n'est plus le journal, mais les journaux du soir de Monsieur, que le valet de chambre apporte pompeusement sur un plateau d'argent.

On a beau être pauvre, — et jamais personne ne fut si pauvre qu'aujourd'hui, — le plateau y est, le valet de chambre aussi, et les journaux, et la voiture et le cocher, et l'on sort tous les soirs et l'on ne sait plus ni passer la soirée chez soi, ni fumer des cigares modestes; on va voir toutes les pièces nouvelles, on court les salons, on ne manque pas un samedi du Cirque ou un vendredi du concert Besselièvre. On est partout enfin le soir, sauf chez soi, et voilà pourquoi les établissements publics pullulent à Paris, pourquoi les cafetiers deviennent millionnaires et pourquoi la grande ville est la ville de nuit par excellence, l'étonnement et la joie des étrangers, qui en viennent à se demander: « A quelle heure les Parisiens dorment-ils?... »

C'est la mort qui s'est chargée, l'autre semaine, de fournir le grand appareil royal après lequel soupire la curiosité parisienne. On se pressait aux obsèques de Georges V, roi de Hanovre, prince royal de Grande-Bretagne et d'Irlande, duc de Cumberland, duc de Brunswick et Lunebourg, qui s'est éteint prématurément à cinquante-neuf ans.

Le roi était très-sympathique à Paris, où il résidait la plus grande partie de l'année depuis la perte de sa couronne, et où il s'intéressait vivement à tout ce qui concernait l'art musical. Aussi pendant les trois jours qu'a duré l'exposition de son corps dans son hôtel de la rue Presbourg, une foule émue et empressée n'a-t-elle cessé de s'y rendre.

Georges V, de son mariage avec la princesse Marie de Saxe-Altenbourg, a eu trois enfants: en 1845, le prince Ernest-Auguste, et en 1848 et 1849, les princesses Frédérica et Marie.

La princesse Frédérica s'était constituée l'ange gardien de son père, aveugle comme on le sait. Elle ne le quittait jamais et avait refusé les plus belles alliances pour rester près de lui. Par une attention touchante, le roi a été inhumé ayant sur la poitrine le médaillon de sa fille bien-aimée. Elle sera ainsi avec lui dans la tombe comme elle l'a été dans la vie.

BACHAUMONT.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

III

S'il est une galerie du palais du Champ-de-Mars qui soit, par excellence, le rendez-vous des curieux, nous entendons parler du curieux naïf, du curieux aux yeux ronds, au cou tendu et à la bouche ouverte, c'est la galerie du travail manuel. La galerie des machines est trop sévère pour cette bienheureuse espèce de visiteurs; la galerie des œuvres d'art, de la peinture et de la sculpture, trop imposante. On y marche d'un pied léger et l'on y parle à voix basse. Mais là, dans cette galerie du travail manuel, on expose des personnes naturelles attelées à mille petits métiers plus ingénieux, plus amusants les uns que les autres. Aussi, y voyez-vous accourir en masse ces bonnes gens qu'on rencontre par les rues, dans tous les temps, en contemplation devant les ouvriers gantiers qui découpent leurs peaux derrière la vitre; les amateurs qui regardent tourner les poupées de cire des coiffeurs, qui s'arrêtent devant les mâchoires automatiques des dentistes et les tableaux animés des pédicures; les bonnes d'enfants, les militaires habitués du Palais des singes et les fanatiques de l'ours Martin. Ils sont là, grisés de mouvement et de bruit. C'est véritablement pour eux, et qu'on ne prenne pas le mot en mauvaise part, la Foire au travail.

Nous disons la Foire au travail, avec accompagnement de trompettes et de cloches. La première fois qu'on tombe dans cet atelier gigantesque, on pense y laisser ses oreilles. C'est la cacophonie la plus formidable qui puisse ébranler un tympan humain.

Ici, sur cette estrade, une jeune et aimable demoiselle promène ses doigts délicats sur un piano d'apparence honnête. Elle n'a pas l'air d'y toucher. Il en sort un tonnerre assourdissant, quelque chose comme une fanfare de cuirassiers exécutant l'ouverture de la *Muette*, de la musique à bride abattue. C'est le piano-orchestre, instrument explosible, engin dangereux que le comité des industries dangereuses et insalubres devra proscrire de nos demeures, ni plus ni moins que le picrate de potasse. C'est un doigt de femme qui fait tout ce tapage. On resterait confondu d'étonnement, si l'on ne savait qu'une langue de femme en fait quelquefois bien davantage.

Mais voici qu'au piano-orchestre répond un carillon à réveiller les morts de la Bérésina. Ce n'est qu'un prélude. Bientôt le sol tremble. L'air vibre. C'est un fondeur qui appelle l'attention du public sur son petit assortiment de sonnettes de cathédrales. Les cloches partent à toute volée. La basse profonde de la troupe, le bourdon, se met lentement en mouvement, en poussant un mugissement terrible. Peu à peu il s'anime et se balance avec la grâce d'un éléphant. On cherche sur son dos le Quasimodo qui le monte et l'excite. Mais il n'y a plus de Quasimodo. Le monstre d'airain, suspendu à quelques pieds du sol, est mis en branle par un mécanisme qu'un enfant ferait jouer. Il montre à la foule sa gueule énorme, où bondit cette langue de fer qu'en style familier on appelle un battant. Alors, ô citoyens, si vous avez le mauvais goût de ne point aimer cette délicieuse poésie des cloches que M. de Chateaubriand nous vante en son *Génie du Christianisme*, hâtez-vous, fuyez! Vous reviendrez quand le fondeur aura muselé ses instruments.

Nous pouvons rentrer maintenant et passer notre petite revue.

Vous vous êtes sans doute parfois demandé comment se fabriquaient ces mille objets de pacotille qui alimentent le commerce du « camelot » parisien, qui emplissent les vitrines du bazar et les rayons de la boutique « à treize », qui chargent enfin le plateau des tourniquets ou « à tout coup l'on gagne ». Paris est la ville du travail ingénieux, des surprises peu coûteuses, des bibelots éphémères, inventés la veille d'une fête, fabriqués en une

nuit, et démodés le lendemain. Le jour des funérailles de M. Thiers, sur le parcours du convoi funèbre de Raspail, on voyait circuler au milieu de la foule des femmes et des enfants qui vendaient, pour quelques sous, des médailles commémoratives. « Demandez le souvenir du bon patriote! Demandez la médaille du citoyen Raspail! » criaient-ils. A quelle Monnaie populaire avaient été frappés ces chefs-d'œuvre à deux francs la douzaine? Regardez tous ces petits ateliers en plein air, et vous aurez le secret de ces industries improvisées.

Ici, on vous fabrique en cinq minutes de superbes boutons de manchettes en métal repoussé, à l'effigie de Victor Hugo ou de quelque autre grand citoyen aimé du peuple. Là, en un tour de main, un ouvrier tire d'une lame de cuivre ou d'un tube de verre un porte-bonheur, des boucles d'oreille, une bague. Plus loin on vous façonne une pipe, une tabatière, un briquet.

Voici, de ce côté, de jeunes ouvrières qui confectionnent des éventails. L'une découpe le papier, une autre le colle, celle-ci le colorie, cette autre le plie. L'éventail est fait. La matière est pauvre, mais cela est riche de bon goût et d'élégance, et cela fera, pour cinq sous, la joie d'une autre ouvrière le dimanche, quand le soleil de juillet brûle les coteaux de Meudon et les gazons du bois de Vincennes.

Mais voyez encore cette autre boutique. Un industriel, à l'esprit ingénieux et poétique, y débite des roses à surprises. Une petite boule de verre collée sur la fleur artificielle y figure une goutte de rosée. Cette goutte de rosée est un verre grossissant. Appliquez-y votre œil et vous y verrez, au choix, le portrait d'un homme illustre, une vue de Venise, ou l'image de « la personne la plus amoureuse de la société ».

Au centre de cette fourmilière, au milieu de ces travailleurs pleins de gaieté et d'entrain, qui rient et plaisantent avec la foule, qui se complaisent à admirer leur adresse, se tiennent, graves et mélancoliques, entourés d'un cercle épais de curieux, deux Indiens occupés à ravauder des cachemires. Il faut voir avec quelle majesté lente et tranquille, penchés sur leur ouvrage, ils poussent leur fine aiguille. De temps en temps ils lèvent la tête et promènent sur l'assistance un œil noir et profond qui semble chargé de dédain et d'ennui. Pas un muscle de leur visage ne tressaille. A quoi rêvent-ils, ces hommes noirs? Nous n'en savons rien, mais nous ne jurerions pas qu'ils ne trouvent fort ridicules ces Parisiens de tant d'esprit, qui s'agitent et s'écrasent pour voir tout simplement deux tailleurs des bords du Gange faire une reprise et nouer leur fil.

R. F.

LES PAROLES D'OR

Par un rigoureux temps d'hiver, prenez sur votre fenêtre un petit oiseau mourant de froid et de faim; réchauffez-le, nourrissez-le, vous verrez son œil éteint briller, ses ailes glacées s'étendre et palper, ses pattes engourdis sautiller, et, de son gosier, s'échappera un chant joyeux. Mais bientôt l'œil redeviendra terne, les pattes immobiles, le gosier muet.

Rouvrez votre fenêtre, voyez de quel coup d'aile éperdu il s'élançait dans l'espace. Comme il se hâte vers le froid, vers la faim, vers l'abandon! comme il vole haut vers la souffrance!

Ainsi, presque toujours, fait l'homme. Le cœur qui s'ouvre à son cœur ne peut le retenir dans la chaude étreinte de sa tendresse, c'est vers celui contre lequel le sien doit se briser qu'il va, invinciblement attiré.

André GÉRARD.

Le temps est un élément de la vérité.

LAMARTINE.

PLANCHE G. N° 923. — DESCRIPTION, PAGE 302.



TOILETTES D'EXPOSITION. — Dessin de O. TOFANI.

Modèles de M^{me} Adolphine König. — Prix des patrons épinglés : 5 francs.



1525

Paulo Z. ...
A. Lery, imp. r. des Murs, 66

E. G. ...
M. Goussier & Fils Ed. Paris

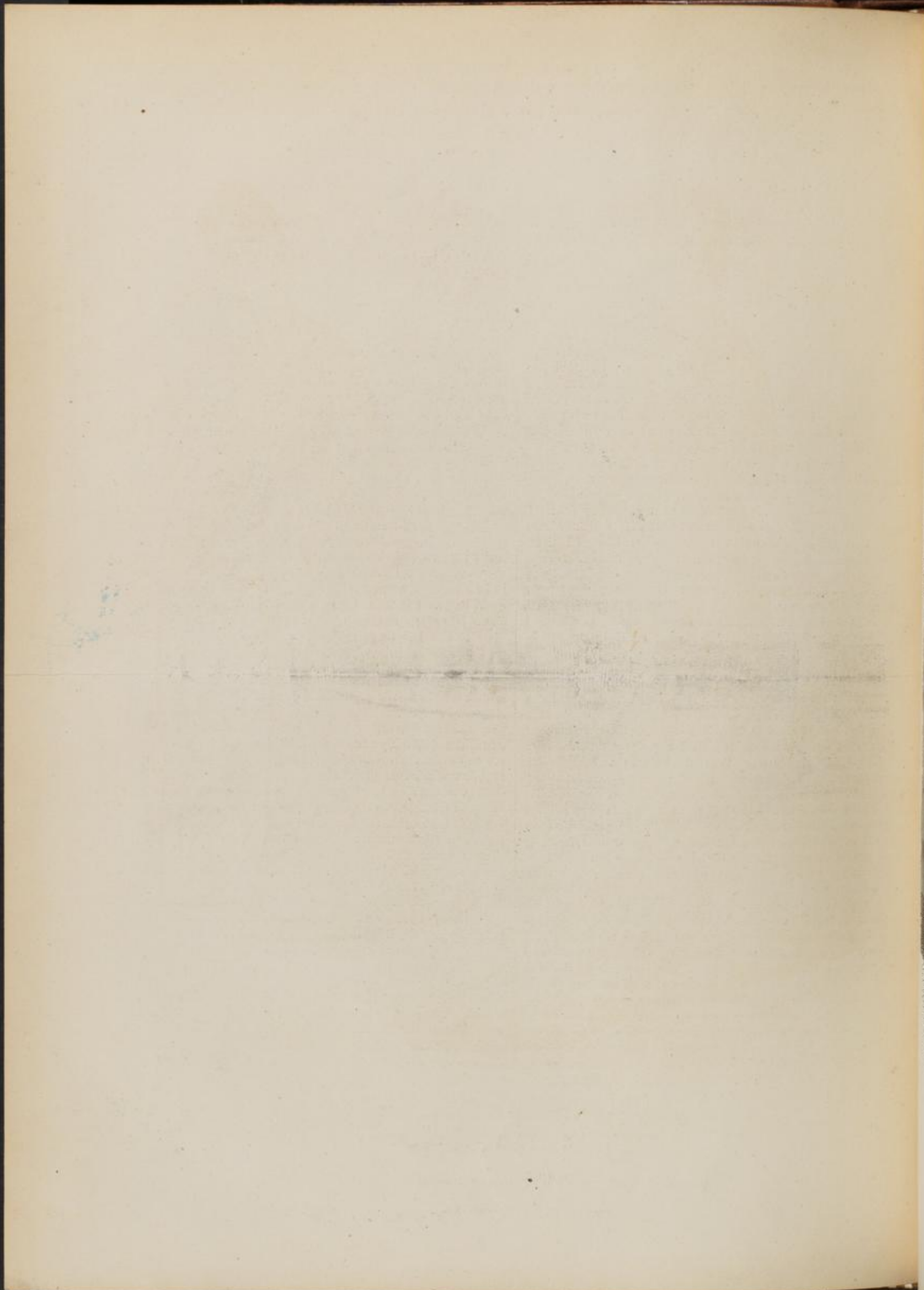
LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, 3.

Coiffures de M^{me} Breant-Castel, rue du Quatre-Septembre, 19.

Cointures de M^{me} de Vertus Sœurs, rue Aubert, 12.

Entered at Stationers' Hall.



TOI

PLANCHE G. N° 879. — DESCRIPTION, PAGE 302.



TOILETTES DE VILLÉGIATURE. — Dessin de H. JANET.

Modèles de M^{me} Adolphe Kœnig. — Prix des patrons épinglés : 5 francs.

LE CHIEN

(NOUVELLE)

«... Mais, si vous admettez le surnaturel, si vous admettez son intervention dans les choses de la vie réelle, alors, permettez-moi de vous le demander, quel sera le rôle de la saine raison? »

Sur cet argument, Anton Stepanytch se croisa les bras.

Anton Stepanytch avait le grade de conseiller ministériel dans je ne sais quel département, et, comme il possédait une voix de basse sonore et qu'il parlait en ponctuant ses phrases, il s'était attiré la considération générale. On venait de lui infliger la croix de Saint-Stanislas, comme disaient ses envieux.

« Incontestable, dit Skorevitch.

— Il n'y a pas à disputer là-dessus, ajouta Kinarevitch.

— J'en tombe d'accord, dit de sa petite voix flûtée le maître de la maison, M. Finoplentof, assis dans son coin.

— Quant à moi, j'avoue que je ne suis pas de cet avis, attendu qu'à moi qui vous parle il est arrivé quelque chose de bien surnaturel. »

Cette interruption venait d'un monsieur de moyenne taille, de moyen âge, un peu ventru, chauve, qui jusqu'à ce moment était demeuré assis près du poêle sans ouvrir la bouche. Tous les regards se tournèrent vers lui, et il y eut un moment de silence.

Ce monsieur était un petit propriétaire du gouvernement de Kalouga, établi depuis peu à Saint-Petersbourg. Il avait servi quelque temps dans les hussards, avait perdu son argent au jeu, demandé sa retraite et s'était remis à planter ses choux dans son village. Les derniers changements dans la propriété ayant fort réduit ses revenus, il était parti pour la cour afin d'obtenir, s'il se pouvait, quelque petite place. Il n'avait ni moyens de succès ni connaissances influentes, mais il comptait fort et ferme sur l'amitié d'un ancien camarade de régiment, lequel, sans qu'on sût comment ni pourquoi, était tout à coup devenu un personnage. Or, autrefois, il l'avait aidé à rosser un Grec. En outre, il croyait à sa veine, et il n'avait pas tort. En effet, au bout de quelques jours, on lui conféra la place d'inspecteur de certains magasins du gouvernement, place de bon rapport, honorable par-dessus le marché, et qui n'exigeait pas une capacité transcendante, d'autant plus que les magasins en question n'existaient que sur le papier et qu'on n'avait pas encore arrêté ce qu'on y mettrait; mais cela se rattachait à un nouveau système d'économie administrative.

Le premier, Anton Stepanytch rompit le silence général.

« Comment! mon cher monsieur, vous nous assurez, sans badinage, qu'il vous est arrivé quelque chose de surnaturel?... Je veux dire quelque chose en désaccord avec les lois de la nature? »

— Je vous le garantis, répondit le cher monsieur, qui s'appelaient Porfiri Kapitonovitch.

— En désaccord avec les lois de la nature! reprit avec quelque véhémence Anton Stepanytch, qui tenait évidemment à sa phrase.

— Oui-da! Tout à fait comme vous me faites l'honneur de dire.

— C'est bien extraordinaire! Qu'en dites-vous, messieurs? »

Anton Stepanytch avait essayé de prendre une expression ironique, mais il manqua son effet, et, pour parler exactement, M. le conseiller ne parvint à donner à ses traits que l'expression de quelqu'un qui sent une mauvaise odeur.

« Seriez-vous assez bon, reprit-il, en se tournant vers le gentilhomme de Kalouga, pour nous donner quelques détails sur une aventure si curieuse? »

— Vous voulez que je vous conte la chose? C'est facile, » répondit le gentilhomme. Et passant au milieu de la chambre, il parla comme il suit :

« J'ai, messieurs, comme vous le savez probablement, ou peut-être comme vous ne le savez pas, un petit bien dans le district de Kozelsk. Autrefois j'en tirais quelque chose, mais à présent, comme vous pouvez bien l'imaginer, cela ne me rapporte rien que des querelles, des affaires. Mais ne parlons pas politique. Eh bien donc, dans cette petite propriété j'avais une métairie bien petiotte, potager à l'avenant, petit étang avec des carassi¹, bâtiments tels quels... entre autres une maisonnette pour reposer mon pauvre corps... Je suis garçon. Voilà donc qu'un jour, il y a de cela six ans, je rentrais au logis un peu tard. J'avais fait la partie avec un voisin, mais je vous prie de croire que je marchais bien droit. Je me déshabille, je me couche; je souffle ma bougie...

« Figurez-vous, messieurs, qu'à peine ai-je soufflé ma bougie, voilà que ça remue sous le lit. Qu'est-ce que c'est? Des souris? Non, ce n'est pas des souris. Ça se gratte, ça marche, ça gigotte, ça se secoue les oreilles. C'est clair : c'est un chien; mais d'où vient-il, ce chien? Je n'en ai pas. Je me dis : il faut que ce soit quelque chien perdu. J'appelle mon domestique. Je l'appelle Filka. Il vient avec une lumière. « Qu'est-ce donc que cela? que je lui dis, mon pauvre Filka, tu ne fais jamais attention à rien! Il y a un chien caché sous le lit. — Un chien? qu'il dit. Quel chien? — Est-ce que je sais, moi? que je lui dis. C'est ton affaire à toi de procurer des embêtements à ton maître. » Voilà Filka qui se baisse et regarde sous le lit avec la chandelle. « Il n'y a pas plus de chien que sur la main, » qu'il me dit. Je me baisse : en effet, pas de chien. Quelle farce! Je lui fais les gros yeux. Filka se met à rire. « Imbécile, que je lui dis, qu'as-tu à te mordre les lèvres? Le chien, quand tu as ouvert la porte, aura passé et filé par l'antichambre; mais toi, vieille bête, tu ne fais attention à rien, parce que tu dors toujours. Crois-tu par hasard que j'aie bu?... » Il voulait répondre, mais je lui dis de sortir, je me mis en boule, et cette nuit-là je n'entendis plus rien.

Mais la nuit suivante, figurez-vous, tout recommence. A peine ai-je soufflé la bougie, le voilà qui secoue ses oreilles. J'appelle encore Filka. Il regarde sous le lit. Rien. Je le renvoie, j'éteins encore ma lumière... Feuh! au diable! voilà le chien. C'est bien un chien. Je l'entends respirer, se morsiller dans son poil, chercher ses puces... N'y a pas à dire... « Filka! je lui crie, viens ici sans chandelle. Il vient. — Eh bien? Entends-tu? — J'entends, qu'il dit. Je ne vois pas Filka... mais je comprends, à sa voix, que le garçon a peur. « Eh bien! comment expliques-tu cela? que je lui dis. — Comment monsieur veut-il que je l'explique? C'est une tentation... une diablerie. — Veux-tu bien te taire, gredin! que je lui dis, avec tes diableries!... » Mais tous les deux nous n'avions plus qu'un filet de voix; nous tremblions comme si nous avions eu la fièvre... Nous étions sans lumière. J'allume ma bougie : plus de chien; plus de bruit; plus rien que moi et Filka, tous les deux blancs comme du linge. De sorte que je laissai brûler la bougie toute la nuit jusqu'au matin.

Et vous saurez, messieurs, croyez-moi, ou ne me croyez pas, depuis cette nuit-là, pendant six semaines, la même histoire toutes les nuits. Enfin je m'y habituai, si bien que j'éteignais ma lumière, parce que je ne peux pas dormir quand il y en a. — A la bonne heure! que je me dis; vogués la galère! puisque cela ne me fait pas de mal.

— On voit que vous êtes un vieux brave, interrompit Anton Stepanytch, avec un sourire de moitié compassion, moitié mépris. On voit bien que vous avez été hussard.

— C'est que, parlant par respect, vous ne me feriez peur en aucune occasion, reprit Porfiri Kapitonovitch, et dans ce moment il avait bien l'air d'un hussard. — Mais, écoutez un peu. Il m'arrive un voisin; celui avec qui j'avais fait la partie. Il dine avec moi de la fortune du pot, et je le refais de quinze roubles. Il

¹ Espèce de tanche.

regarde. Voilà la nuit. Il faut filer, dit-il. Moi, j'avais mon plan. Reste à coucher, lui dis-je, Vassili Vassiliitch; demain je te donnerai ta revanche, si Dieu plaît. Il réfléchit. Vassili Vassiliitch réfléchit; il reste. Je dis qu'on lui fasse un lit dans ma chambre à coucher. Nous nous couchons, nous fumons, nous jasons, nous parlons de femmes, comme il arrive quand on est entre garçons, histoire de rire. Je regarde. Je vois Vassili Vassiliitch qui avait soufflé sa lumière et qui me tournait le dos, comme pour me dire: *Schlafen sie wohl!* J'attends encore un peu, puis j'éteins aussi ma bougie.

Et imaginez-vous qu'avant que j'eusse le temps d'y penser, voilà la farce en train!... Et la bête qui grouille... qui grouille... mieux que cela... qui sort de dessous le lit, marche par la chambre; j'entends ses griffes sur le parquet... Il secoue ses oreilles... et puis patatras! Il culbute une chaise qui était tout contre le lit de Vassili Vassiliitch. « Porfirii Kapitonovitch?... qu'il me dit, et remarquez bien, de sa voix ordinaire, tout naturellement... Tu as donc pris un chien? Est-ce un chien de chasse? — De chien, je lui réponds, je n'en ai pas. Je n'en ai jamais eu. — Comment cela? Qu'est-ce que c'est donc? — Ce que c'est? — Tiens, allume toi-même la bougie, tu sauras ce que c'est. — Ce n'est pas un chien? — Non. — Vassili Vassiliitch se retourna dans son lit. » Tu badines, dit-il, qu'est-ce que c'est? — Je ne badine pas, que je lui dis. » Je l'entends faire fr fr avec une allumette et, pendant ce temps-là, le chien allait toujours son train, il se grattait les côtes. — La bougie s'allume. Bast! Disparu! Vassili Vassiliitch me regarde; je le regarde. « Qu'est-ce que c'est que cette farce-là? qu'il me dit. — Eh bien, mon cher, la farce, la voici: c'est que tu mettrais à y réfléchir Socrate d'un côté, et le grand Frédéric de l'autre, qu'ils ne te l'expliqueraient pas. » Et là-dessus, je lui conte toute l'affaire.

Ah! si vous l'aviez vu sauter du lit comme un chat échaudé! Il ne pouvait pas entrer dans ses bottes. « Des chevaux! criait-il, des chevaux! » Je me mis à le raisonner, mais il se lamentait toujours plus fort. « Je ne reste pas ici une minute de plus, qu'il criait. Tu es un homme maudit, damné! Des chevaux!... » J'eus bien de la peine à le faire tenir tranquille. Il voulut avoir son lit dans une autre chambre et de la lumière partout.

Le matin en prenant le thé, il était un peu plus rassis, et il se mit à me conseiller. « Vois-tu, Porfirii Kapitonovitch, qu'il me dit, tu ferais bien d'essayer de passer quelques jours hors de chez toi. Peut-être qu'alors ce désagrément-là cesserait. » Et, je vous dirai, messieurs, que c'est un homme que mon voisin... un homme d'un esprit supérieur. Sa belle-mère, entre autres, il l'a entortillée d'une façon étonnante. Il lui a passé des lettres de change. Ah! aussi, il a choisi son moment... Elle est devenue comme un mouton. Elle lui a donné un pouvoir pour l'administration de son bien. Que voulez-vous de plus? C'est d'une grande force d'embêter comme cela une belle-mère? Je vous en fais juges. Seulement, ils'en alla pas trop content, car je le refis encore d'une centaine de roubles. Il était de mauvaise humeur. « Tu n'es guère reconnaissant, qu'il me dit, tu me traites mal. » Mais moi... Est-ce ma faute? Au reste, je trouvai l'avis bon, et le jour même je partis pour la ville.

J'allai descendre chez un vieux que je connaissais, un aubergiste, un Raskolnik. C'était un petit vieillard fort vénérable, bien qu'un peu grognon, parce qu'il était tout seul. Toute sa famille était morte. Seulement, il ne pouvait pas sentir le tabac, et il avait les chiens en horreur, tant et si bien, que plutôt que de consentir à voir un chien dans sa chambre il se serait enfui dans les champs. « Comment le souffrirais-je? qu'il disait, voilà la bonne Vierge qui me fait l'honneur d'être pendue dans mon appartement, et un impie de chien viendrait fourrer là son impur museau! » Que voulez-vous? Ça n'a pas d'éducation. Quant à moi, je dis que chacun doit s'en tenir à la sagesse que le Ciel lui a départie. Voilà mon caractère.

— A ce que je vois, vous êtes un philosophe, interrompit Anton Stepanytch avec le même sourire. »

Cette fois Porfirii Kapitonovitch fronça le sourcil. « Philosophe! s'écria-t-il en faisant remuer ses moustaches d'une façon menaçante, ça n'est pas prouvé. Mais j'en donne, des leçons de philosophie, moi. »

Tous les regards se tournèrent sur Anton Stepanytch. Tout le monde s'attendait à une réponse terrible, tout au moins à un regard foudroyant; mais M. le conseiller ministériel changea son sourire dédaigneux en un sourire d'indifférence; il bâilla, remua un pied, et ce fut tout.

« Eh bien! donc, poursuivit Porfirii Kapitonovitch, je m'installai chez ce vieux. En faveur de notre connaissance, il me donna sa propre chambre, qui n'était pas des meilleures et, pour lui, il alla s'établir derrière un paravent. Mais c'était tout ce qu'il me fallait. Seulement j'en eus à endurer pour lors. La chambre était petite; une chaleur!... pas d'air!... des mouches... tout gluant!... Dans un coin, une armoire comme on n'en voit pas, avec des images antiques, avec leurs chapes bouffies et ternes! Ça sentait l'huile et la boutique d'apothicaire. Sur le lit deux oreillers... touchez-y, voilà un tarakane qui se met à courir. Aussi, d'ennui, je me mis à prendre du thé, à m'en mettre jusqu'au menton. Vilain logement! Je me couche; pas moyen de dormir. Derrière le paravent, mon vieux respirait, geignait, marmottait ses prières. Enfin, le voilà qui s'assoupit. J'écoute: il se met à ronfler, d'abord gentiment, puis à la bonne franquette, puis un feu roulant. Il y avait longtemps que j'avais éteint ma lumière, mais la lampe brûlait toujours devant les images. Cela me gênait, je me lève tout doucement, nus pieds, je m'accroupis devant la lampe, pst, je souffle dessus... Rien. Bon! je me dis, il paraît que cela ne va pas en ville. Bah! je n'étais pas plutôt recouché que le sabbat recommence... et des grattements, et des oreilles qu'on secoue... bref, le train accoutumé. C'est bien! J'attends dans mon lit; voyons ce qui va arriver. J'écoute. Voilà le vieux qui se réveille: « Maître, dit-il, maître? — Qu'y a-t-il? — Est-ce que tu as éteint la lampe? » Et sans attendre ma réponse mon vilain se lève à tâtons. « Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? Un chien! un chien!... Ah maudit Niconien! — Minute! mon vieux, lui dis-je, ne nous fâchons pas. Viens-t'en ici. Il se passe des choses un peu étonnantes. »

Le vieux sort de derrière son paravent et m'arrive avec un bout de bougie, un rat de cire jaune. Non, jamais je n'avais vu pareille figure. Tout velu, du poil dans les oreilles, des yeux féroces comme un blaireau, sur la tête un bonnet de feutre blanc, la barbe jusqu'à la ceinture, blanche aussi, et par-dessus la chemise un gilet avec des boutons de cuivre, aux pieds des chaussons fourrés, et tout cela sentant le genièvre d'une lieue. En ce costume il va aux images, il fait trois fois le signe de la croix avec deux doigts, il rallume la lampe, se signe encore, puis se tournant vers moi, il me dit d'une voix enrouée: « Eh bien! qu'on s'explique. »

Alors, sans plus tarder, je lui conte toute l'affaire. Le vieux m'écouta sans lâcher un traitre mot; seulement, voyez-vous, il se grattait la tête. Il s'assied sur le pied de mon lit, comme cela, toujours sans parler. Il se gratte l'estomac, la nuque, il se frotte. Pas une parole. « Eh bien! lui dis-je, Fedoul Ivanovitch, voyons, qu'est-ce que tu en dis? N'est-ce pas une tentation? une diablerie? hein? » Le vieux me regarde. « Une tentation! une diablerie! dit-il. Y penses-tu? Bon chez toi, dans ta tabagie. Mais dans cette maison-ci!... Songes-y donc. C'est un lieu saint. Une tentation! vraiment! — Eh bien! si ce n'est pas une tentation, qu'est-ce donc? » Le vieux se met à réfléchir et à se gratter en silence; enfin il me dit en barbouillant, parce que ses moustaches lui entraient dans la bouche: « Va-t'en à la ville de Belev. Il n'y a qu'un homme qui puisse t'aider, et cet homme reste à Belev. C'est un des nôtres. S'il veut te secourir, tant mieux pour toi: s'il

ne veut pas, il n'y a rien à faire. — Et comment le trouver, cet homme-là? lui demandai-je. — Pour cela, je te l'indiquerai bien, dit-il; mais comment serait-ce une tentation? C'est une vision, peut-être bien une manifestation... mais toi, tu n'es pas à cette hauteur-là; cela te passe. Allons! tâche de dormir avec le Père et avec Christ. Moi, je vais brûler de l'encens. Demain nous réfléchirons. Demain, tu sais, est plus sage qu'aujourd'hui. »

Eh bien! donc, le matin nous tinmes conseil; mais j'oubliais de vous dire qu'il faillit m'asphyxier avec son encens. Et voici l'adresse que me donna mon vieux. En arrivant à Belev, aller sur la place, et à la seconde boutique à droite demander un certain Prokhorytch et lui remettre une lettre. Cette lettre était un chiffon de papier où il y avait écrit: « Au nom du Père, du Fils et du » Saint-Esprit, amen. A Serge Prokhorytch Pervouchine, Crois à » celui-ci. Feodouli Ivanovitch. » Et plus bas: « Envoyé des » choux, et loué soit le saint nom de Dieu! »

Je remerciai mon vieux, et sans barguigner, je fais atteler un tarantass et je me fais mener à Belev. Parce que je raisonnais ainsi: bien que jusqu'à présent mon visiteur nocturne ne m'ait pas fait de mal, cela ne laisse pas d'être ennuyeux. Et d'ailleurs, cela n'est pas convenable pour un gentilhomme et pour un officier. Qu'en pensez-vous?

— Et vous allâtes à Belev? murmura M. Finoplentof.

— Tout droit. Sur la place je demandai après Prokhorytch à la seconde boutique à droite. « Est-il ici? que je demande. Oui, il y est, qu'on me dit. — Où reste-t-il? — Sur l'Oka, dans le faubourg. — Quelle maison? — Dans la sienne. » Je vais sur l'Oka, je trouve sa maison, c'est-à-dire, ce n'était pas une maison, une hutte. Je vois un homme en veste bleue, rapiécée, casquette déchirée, qui me tournait le dos, tout occupé à bêcher des choux. Je m'avance, et je lui dis: « Est-ce vous qui êtes un tel? » Il se retourne, et je vous jure ma parole que de ma vie je n'ai jamais vu d'yeux si perçants que les siens. D'ailleurs une figure grosse comme le poing, une barbe de bouc, pas de dents; c'était un vieux.

« C'est moi, qu'il me dit; qu'y a-t-il pour votre service? — Voilà, lui dis-je, et je lui remets la lettre. Il me regarde fixement comme cela; puis il m'a dit: « Veuillez passer dans la chambre; je ne puis lire sans lunettes. »

Nous allons dans sa chambre, un vrai chenil, nu, misérable, de la place à peine pour s'y tenir. Sur la muraille une image noire comme charbon, les têtes des saints, toutes noires, avec des yeux tout blancs. Il prit dans le tiroir d'une vieille table des besicles de fer, se les posa sur le nez, lut la lettre, puis se mit à me regarder au travers de ses besicles.

« Vous avez besoin de moi? — Oui, vraiment, — Eh bien! exposez votre affaire. Nous écoutons. »

Et représentez-vous mon homme qui s'assied, tire de sa poche son mouchoir à carreaux, l'étale sur ses genoux... un mouchoir tout troué, et qui me regarde d'un air imposant, comme si c'était un sénateur ou un ministre, et qui ne me dit pas de m'asseoir... Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que tout d'un coup la peur me prend... Je suis saisi... mon âme me tombe dans les talons. Il abaissait sur moi son regard de côté... Enfin, suffit!...

Pourtant, quand je fus un peu remis, je lui contai toute mon histoire. Il ne dit rien; il fronçait le sourcil, il se mordait les lèvres; puis, de l'air d'un sénateur, avec une majesté sans pareille, il me demande sans se presser: « Votre nom? votre âge? vos parents? Êtes-vous marié ou garçon? » Puis, après s'être encore mordu les lèvres, froncé les sourcils, il leva un doigt et me dit: « Prosternez-vous devant les saintes images des purs et secourables évêques, les saints Zozime et Savvat de Solovetz. » Je me prosternai tout de mon long, et peu s'en fallut que je n'y restasse couché, tant cet homme m'inspirait de frayeur et de vénération, et tout ce qu'il m'aurait dit, ma foi! je l'aurais fait... Messieurs, je vois bien que cela vous fait rire, mais moi je vous garantis

qu'alors je n'en avais pas envie. « Levez-vous, monsieur, dit-il enfin. On peut vous secourir. Ce n'est pas une punition qui vous est envoyée, c'est un avertissement. Cela veut dire qu'il y a des inquiétudes à votre sujet. Heureusement, il y a quelqu'un qui prie pour vous. Allez-vous-en au bazar, et achetez-vous un jeune chien que vous tiendrez toujours auprès de vous, nuit et jour. Vos visions cesseront, et, outre cela, le chien pourra vous être utile. »

Il me sembla voir le ciel ouvert. Vous n'imaginez pas la joie que me firent ses paroles. Je saluai profondément Prokhorytch, et j'allais m'en aller, quand je me rappelai qu'il ne serait pas mal de lui faire mes remerciements, et je tirai de mon portefeuille un papier de trois roubles; mais il le repoussa de la main et me dit: « Donnez cela à une chapelle ou aux pauvres. Ces services-là ne se payent pas. » Je le saluai encore, me courbant cette fois jusqu'à sa ceinture, et me voilà en marche pour le bazar. Et figurez-vous qu'en m'approchant des boutiques la première chose que je vois, c'est un homme en souquenille grise portant un chien de deux mois, couleur cannelle, le museau blanc, les pattes de devant blanches aussi. « Halte! dis-je à la souquenille. Combien la bête? — Deux roubles. — En voilà trois. » Mon drôle fut étonné. Il crut que j'étais fou, mais je lui mets mon billet entre les dents, et il me porte mon chien à bras tendu jusqu'à mon tarantass. Le cocher fut leste à l'atteler, et le soir même j'étais rendu chez moi.

Toute la route j'avais eu le chien sur mes genoux, et quand il piaillait je lui disais: Trésor! Trésorouchko! Je lui donnai à manger, je lui donnai à boire; je fis apporter de la paille et je lui installai un lit dans ma chambre. Je souffle ma bougie, me voilà dans l'obscurité. « Allons, dis-je. Ça commence-t-il? » Rien. « Allons! voyons! commencerons-nous? Voyons, canaille! Allons un peu pour rire? » Je commençais à devenir brave. « Allons! en avant, nom de nom de tous les diables! Est-ce que le sabbat fait relâche? » Je n'entendais rien que le petit chien qui respirait. « Filka! que je crie; Filka! avance, imbécile! » Il entre. « Entends-tu le chien? — Non, monsieur, je n'entends rien. » Et il se met à rire. « Ah! tu n'entends plus rien? Tiens, voilà un demi-rouble pour boire. — Permettez-moi de vous baiser la main, » dit mon coquin en s'avancant à tâtons... Je vous laisse à penser quelle fut ma joie!

— Et c'est ainsi que cela finit? demanda Anton Stepanytch, mais cette fois sans ironie.

— Oui, les visions finirent là, et je ne fus plus jamais inquiété; mais attendez, l'histoire n'est pas encore finie. Mon Trésor grandit et devint fort et haut sur ses pattes; forte queue, longues oreilles pendantes, grosses babines, un fort chien d'arrêt. Il s'attacha à moi d'une façon extraordinaire. De nos côtés la chasse ne vaut pas grand'chose, et pourtant, quand j'amenais mon chien, je trouvais de jolis coups de fusil à faire. J'allais avec mon Trésor rôder dans les environs. Il me levait un lièvre, — fallait le voir après les lièvres! mon Dieu! — ou bien des fois une perdrix, ou bien un canard sauvage. Mais, notez bien, jamais il ne me quittait d'une semelle. Où j'allais, il allait; même au bain, je le menais avec moi. Bon, une voisine à nous ne voulut-elle pas le faire sortir du salon, mon Trésor! Ce fut une bataille rangée! Je finis par lui casser les vitres, à cette mijaurée.

Un jour donc, c'était en été... et je vous dirai qu'il faisait une sécheresse comme on n'en a jamais vu. Dans l'air c'était comme une vapeur, un brouillard. Tout était brûlé. Un temps sombre. Le soleil comme un boulet rouge et une poussière à vous faire éternuer. Le monde allait bouche béante comme les corbeaux. Je m'ennuyais de rester toujours à la maison, en déshabillé complet, les volets fermés; d'ailleurs la grande ardeur commençait à baisser. Si bien, messieurs, que je voulus aller voir une voisine à moi. Cette voisine restait à une verste de chez moi. C'était une dame très-bienfaisante, encore jeune et fraîche, toujours bien arrangée, seulement un petit peu capricieuse. Ah! chez les femmes il n'y a pas grand mal à cela. Au contraire, chacun y gagne.

Voilà donc que j'arrive au perron, et la route m'avait paru diablement salée; mais je comptais que Ninfodora Séménovna allait joliment me restaurer avec de l'eau d'airielle et d'autres choses fraîches. Déjà j'avais la main sur le bouton de la porte, quand tout à coup, de derrière une maison de paysan, j'entends un grand bruit, des fracas, des cris d'enfants... Je regarde, Seigneur Dieu! droit sur moi, s'éclance une énorme bête rousse, qu'au premier moment je ne pris pas pour un chien, la gueule ouverte, les yeux sanglants, le poil hérissé... J'avais à peine fait un soupir d'angoisse, quand cet affreux monstre saute sur le perron, se lève sur ses pattes de derrière et me tombe droit sur la poitrine...

Jugez un peu la situation!... Mort de saisissement, je n'aurais pas pu remuer la main... stupéfié... je vois encore d'énormes crocs blancs sous mon nez et une langue rouge pleine d'écume!... Mais, au même moment, voilà qu'un autre corps solide passe devant moi comme un éclair. C'était mon bijou, mon Trésor qui venait à mon secours, et comme une sangsue il vous empoigne la bête à la gorge... Voilà l'autre qui râle, qui grince les dents, qui se culbute... J'ouvre la porte cochère et je ne fais qu'un saut dans l'antichambre.

J'entre sans savoir où j'étais. J'appuie de tout mon corps contre la porte, et pendant ce temps-là, sur le perron, il se livrait une bataille furieuse. Je me mets à crier au secours! Toute la maison est sens dessus dessous. Ninfodora Séménovna accourt, ses bandeaux défaits. Dans l'enclos le tapage diminuait un peu et j'entends qu'on criait: « Arrête! arrête! ferme la porte cochère! » L'entr'ouvre la porte du perron, seulement entrebâillée. Plus de bête sur le perron. Dans l'enclos, des gens qui couraient les bras levés, ramassant des bûches, comme s'ils avaient eu la peste au corps. « Par le village! il s'est enfui par le village! » criait une vieille femme dont je voyais le bonnet passer par une lucarne. Je sors de la maison. Où est Trésor?... Ah! le voilà. Je vois mon sauveur qui revenait à l'enclos, boiteux, déchiré et tout sanglant. « Qu'est-ce donc enfin? » demandai-je aux gens qui accouraient en foule comme pour un incendie. Ils me disent: « C'est un chien enragé, un chien au comte. Depuis hier, il rôde par ici. »

Nous avons un voisin, un comte, qui avait amené des chiens de je ne sais où, des chiens étonnants. Me voilà une venette du diable, et je cours à un miroir pour voir si j'étais mordu. Non, grâce à Dieu, pas une écorchure; seulement, vous comprenez, j'étais vert comme un pré, et Ninfodora Séménovna, étendue sur son divan, sanglotait comme une poule qui glousse. Cela se comprend. Primo, les nerfs, ensuite la sensibilité. Bon! Elle revient à elle et elle me demande d'une voix sourde:

« Est-ce que vous êtes encore vivant? — Oui, je lui réponds, je suis vivant, et c'est Trésor qui m'a sauvé. — Ah! mon Dieu, dit-elle, quelle noblesse de sa part! Est-ce que ce chien enragé l'a tué? — Non, je lui dis, il n'est pas mort, mais bien blessé. — Ah! mon Dieu, dit-elle, en ce cas, il faut lui tirer un coup de fusil tout de suite. — Pour cela, non! dis-je. J'essaierai de le guérir. » En ce moment, Trésor vient gratter à la porte et je m'empresse de lui ouvrir.

« Ah! mon Dieu, dit-elle, que faites-vous! Il va nous dévorer tous. — Pardonnez-moi, lui dis-je. Cela ne vient pas comme cela tout de suite. — Ah! mon Dieu, dit-elle, est-il possible? Vous avez perdu l'esprit. — Ninfodora, lui dis-je, calmez-vous. Soyez raisonnable. » Mais la voilà qui se met à crier: « Vite! sortez! avec votre affreux chien. — Eh bien! oui, je m'en irai, lui dis-je. — Tout de suite, dit-elle, pas une seconde de plus! Allez-vous-en! Vous êtes un monstre, et n'avez jamais le front de vous montrer devant moi. Il est peut-être déjà enragé, lui aussi! — Très-bien, dis-je; seulement donnez-moi une voiture, parce que je ne risquerai pas de m'en retourner à pied à la maison. » Elle me faisait des yeux!... « Qu'on lui donne une calèche, un droshki, ce qu'il voudra! Mais qu'il parte tout de suite! Ah! mon Dieu! quels yeux! quels yeux il a! » Là-dessus elle quitte le

salon, flanque un soufflet à sa femme de chambre, et j'entends qu'elle se trouve mal dans l'autre pièce.

Eh bien! messieurs, vous me croirez ou vous ne me croirez pas, mais depuis ce temps-là toute intimité fut rompue entre Ninfodora Séménovna et moi, et, après mûre réflexion, je ne puis m'empêcher d'ajouter que pour ce fait seul je devrai de la reconnaissance à mon ami Trésor jusqu'à la porte de mon tombeau.

Je dis donc d'atteler la calèche, je fis monter Trésor et m'en revins chez moi. Là, je l'examinai, je lavai ses blessures et je me dis à part moi que je ferais bien de le mener le lendemain dès la pointe du jour à la sage-femme du district d'Efrem. Cette sage-femme, c'est un vieux paysan qui est bien étonnant. Il murmure des paroles sur de l'eau; il y en a qui disent qu'il y mêle de la bave de serpent. — Il vous la donne à boire, et cela vous enlève tout comme avec la main. Par la même occasion, je me dis: Je me ferai saigner; c'est bon pour les saisissements. Bien entendu qu'on ne vous saigne pas au bras, mais à la fossette.

— Où est-ce donc, la fossette? demanda M. Finoplentof avec une curiosité timide.

— Vous ne savez pas? Tenez, voilà l'endroit, sous le poing, après le pouce, où on met le tabac pour en prendre une bonne prise. Voilà. Pour une saignée, c'est le véritable endroit. D'abord, jugez-en vous-même. De la main, c'est du sang de la veine; là, au contraire, c'est du sang folâtre. Les docteurs ne savent pas ces choses-là. Ils ne s'en doutent pas, ces mendiants d'Allemands. Les maréchaux travaillent bien mieux, et comme ils sont adroits! Ils vous posent leur ciseau, un coup de marteau, et c'est fait.

Eh bien! pendant que je faisais ces réflexions, voilà que la nuit tombait, c'est-à-dire qu'il était temps d'aller se coucher. Je me mets dans mon lit, et, bien entendu, Trésor auprès de moi. Mais je ne sais si c'était la chaleur, le saisissement que j'avais eu, ou bien les puces, ou mes réflexions, je sais bien que je ne pouvais m'endormir. Impossible! J'en étais si ennuyé que je ne saurais vous le dire. Je bus de l'eau, j'ouvris ma fenêtre, je jouai sur la guitare le « Moujik de Komarino » avec des variations italiennes... Rien n'y faisait. Bah! je me dis, je ne peux pas durer dans cette chambre. Bon! je prends un oreiller, une paire de draps, une couverture, je traverse le jardin et je vais m'établir sous le hangar au foin. Là, messieurs, je me sentis plus à l'aise. Une nuit douce, très-douce, de temps en temps un petit zéphyr, comme si on vous passait une main de femme sur la figure. Le foin tout frais, qui sent bon comme voilà votre thé. Les grillons chantent dans les pommiers. Par moments, la caille glousse; on sent que la coquine est heureuse, qu'elle est dans la rosée à côté de son roi de cailles. Et le ciel si calme. Les étoiles s'allument, on voit venir de petits nuages blancs, blancs comme de la ouate et qui bougent à peine.

En cet endroit du récit, Skorevitch éternua. Kinarevitch éternua aussi, seulement pour lui tenir compagnie. Anton Stepanytch leur adressa un coup d'œil de félicitation.

« Eh bien! poursuivit Porfirii Kapitonovitch, je me couchai donc, mais je n'en dormis pas davantage. Je faisais des réflexions, et je réfléchissais surtout sur les pressentiments, sur ce que m'avait dit ce Prokhorytch, si justement, que je veillasse au grain, et pourquoi c'était à moi qu'était arrivée une aventure si étonnante. Je n'y concevais rien, particulièrement parce que c'est incompréhensible... Mais voilà Trésor qui se met à geindre en sautant sur le foin. C'est que ses blessures lui faisaient mal. Et je dois vous dire ce qui m'empêchait encore de dormir... La lune. Vous ne me croyez pas?... Je vous l'assure.

La lune était là, tout droit en face de moi, ronde, plate, large, jaune, et je me mets en tête qu'elle s'était mise là... bonté divine!... par insolence et pour me narguer. Moi, je lui tirai la langue. Bien. Tu es curieuse de savoir ce que je pense?... Je me retourne; mais je la sens sur mon oreille, sur ma nuque. Cela

m'enveloppait comme une pluie. J'ouvre les yeux. Le moindre petit bout d'herbe, la moindre branche dans le foin la plus petite toile d'araignée, tout est comme ciselé par cette diablesse de lune, qui a l'air de me dire : Tiens! vois! regarde! — Il n'y avait rien à faire : j'appuie ma tête sur ma main et je me mets à regarder. Puisqu'il le fallait! Le croiriez-vous? J'ai des yeux comme un lièvre. Ils s'ouvrent comme des portes-cochères. Je vous jure que je ne sais plus comment on fait pour dormir. Eh bien donc, je dévorais tout de ces yeux-là. La porte du hangar était ouverte toute grande. On voyait à cinq verstes dans la campagne. On y voyait — et on n'y voyait pas; — c'était clair et trouble, comme il arrive quand il y a de la lune...

J'étais donc à regarder, à regarder sans remuer un cil, quand tout à coup... il me semble voir quelque chose qui remuait, loin, bien loin... enfin quelque chose qui passait subitement. Il se passe un moment; et je vois encore comme une ombre qui sautait... pas bien près... Encore je la vois, un peu plus près. Qu'est-ce que cela? Je me dis : ... est-ce un lièvre? Oui, et il se rapproche. Je regarde. Non; c'est plus gros qu'un lièvre. Ce n'est pas du gibier. Je regarde toujours. L'ombre reparait et se jette dans la prairie. Cette prairie, à cause de la lune, paraissait blanche, et dessus cela faisait une grosse tache. C'est clair! C'est un fauve, un renard, ou un loup. Le cœur commençait à me battre. Mais qu'est-ce que je craignais? Il ne manque pas de bêtes qui courent la nuit.

La curiosité fut plus forte que la peur. Je me soulève, j'écarquille les yeux, mais voilà tout d'un coup que je me sens là un froid, comme si on m'avait mis de la glace dans le dos. Et alors... Seigneur, ayez pitié de moi! Qu'est-ce que je vois? L'ombre grandit, grandit, se lance par la porte de l'enclos, et je m'aperçois que c'est une bête, une grosse bête à tête énorme... Il passe comme un ouragan... comme une balle... Messieurs, veuillez vous mettre à ma place... Il s'arrête un moment... se met à flairer... C'était mon chien enragé... lui-même! Ah! mon Dieu!... me remuer, je ne peux pas... crier, pas davantage... Il enfle la porte du hangar, ses yeux étincelaient!... il pousse un hurlement, et se jette sur le foin, droit sur moi! Mais voilà mon brave Trésor qui de son côté, sort du foin et qui ne dormait pas. Gueule contre gueule ils s'empoignent; ils ne font qu'un. Ils tombent à bas en peloton.

Ce qui s'ensuivit, je ne m'en souviens plus. Je me rappelle seulement que je tombai à pile ou face par-dessus eux et que je m'enfuis par le jardin jusque dans ma chambre à coucher. Pour un peu je me fourrais sous mon lit, je l'avoue à ma honte. Il fallait voir mon galop et mes enjambées dans le jardin! Je parie bien que la meilleure danseuse de chez l'empereur Napoléon, qui polke le jour de sa fête, ne m'aurait pas attrapé. Pourtant, quand la soulevure fut un peu passée, je mis toute la maison sur pied. Tout le monde s'arma; moi-même je pris un sabre et un revolver. Je l'avais acheté ce revolver, tout de suite après l'émancipation, savez-vous, pour n'importe quelle occasion. Mais quel gredin d'armurier colporteur! Sur trois coups, il y a deux ratés! Nous voilà donc en ordre de bataille, armés qui d'une lanterne, qui d'un parement de fagot, marchant au hangar. Nous nous avançons, nous crions, nous n'entendons rien. Enfin nous entrons, et qu'est-ce que nous voyons?... Mon pauvre Trésor, roide mort étranglé... et ce maudit chien disparu... Ni vu ni connu!

Alors, messieurs, je me pris à sangloter comme un veau, et, je vous le dirai sans vergogne, je tombai à genoux auprès de mon ami, de la pauvre bête qui m'avait sauvé deux fois, et longtemps je lui baisai la tête. Et je restai dans cette posture jusqu'à ce que ma vieille femme de charge, Prascovie, qui était accourue elle aussi à la bagarre, me dit : « Qu'est-ce que vous avez, Porfirii Kapitonovitch, à vous périr pour un chien? Oui, dit-elle, Dieu pardonne! Vous devriez être honteux et vous prendrez froid (il est vrai que je n'étais guère vêtu). Et si ce chien qui vous a

sauvé en a perdu la vie, c'est pour lui une grâce et un grand honneur. »

Enfin, bien que je ne fusse pas de l'avis de Prascovie, je rentrai à la maison. Quant au chien enragé, le lendemain un soldat de la garnison le tua d'un coup de fusil. C'est que son temps était venu, car ce soldat tirait cette fois son premier coup de fusil, bien qu'il eût une médaille pour avoir sauvé la patrie en 1812. Voilà, messieurs, pourquoi je vous disais qu'il m'était arrivé quelque chose de surnaturel. »

Le narrateur se tut et se mit à bourrer sa pipe. Nous nous entre-regardions ne sachant qu'en penser.

« Ah! monsieur, c'est sans doute que vous êtes un homme de sainte vie, dit M. Finaplentof, et c'est la récompense... »

Mais sur ce mot il s'arrêta court, s'apercevant que les joues de Porfirii Kapitonovitch se gonflaient et devenaient rouges; ses yeux se rapetissaient; il allait éclater de rire.

« Mais, si vous admettez la possibilité du surnaturel et son intervention dans notre vie de tous les jours, pour ainsi parler, reprit Anton Stepanytch, quel rôle après cela doit jouer la saine raison?... »

Personne d'entre nous ne trouva de réponse, et comme auparavant nous demeurâmes perplexes.

J. TOURGUÈNEFF.

Nous croyons devoir prévenir nos Abonnées qu'il nous est absolument impossible de donner suite aux demandes de patrons (coupés, épinglés ou montés) qui ne sont pas accompagnés du montant indiqué par notre tarif. Il nous est également impossible d'expédier contre remboursement. Nous prions donc nos Abonnées, si elles veulent que leurs ordres soient exécutés, de toujours joindre le montant des patrons demandés en timbres-poste ou en un mandat.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes de printemps et d'été**, et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce **NOUVEAU PANORAMA** est maintenant à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée dès son apparition, sans retard et **franco**, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de **MM. Ad. GOUBAUD et FILS**, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

ROUVENAT (*) et CH. LOURDEL JOAILLIERS.

Paris, 6, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.